

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE
Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

SOMMAIRE

Chronique parisienne : Paris vaut bien une messe, Léo d'Orfer. — *Le ciel sur terre* (suite et fin), Aimé Delyon. — *La Douane et les Contrebandiers* (suite), H. Santelli. — *Le Lys noir*, Jean Lorrain. — *Le Salon de 1885* (4^e article), Léo d'Orfer.
FEUILLETONS : Jacques Mauran, Léo d'Orfer. — *La Gouvernante modèle*, Érial.

Par suite d'un retard d'envoi, nous n'avons pu recevoir à temps **Les Cénacles**. La chronique parisienne de M. André Trébau, et la copie qui aurait formé un numéro spécial sur ce sujet.

La semaine prochaine paraîtra ce numéro sur

LES CÉNACLES

Chronique Parisienne

PARIS VAUT BIEN UNE MESSE

Le journalisme moderne aurait pris pour devise cette parole du Vert-Galant, si la mode était aux devises. Je ne connais pas un autre métier plus mensonger que celui-là, et plus corruptible. L'argent, non content d'être le nerf des journaux, en est aussi la chair et le sang. Paris vaut bien une messe ! Pour une parcelle de ce Paris doré on vous jettera de la boue sur les choses les plus saintes et on vous fera pendre le juste entre les justes. A deux cents louis par colonne, on dira que vous avez assassiné votre père, et si c'est quatre cents, on affirmera que vous avez mangé votre victime.

Je comprends fort bien qu'un pharmacien vende du vitriol à Marie Bière et de l'arsenic aux jeunes hommes à longs cheveux qui ont perdu foi en la poésie. Rien que de naturel :

c'est dans le commerce. Avant d'être un homme, le pharmacien est un industriel. Il en est de même de l'épicier qui vous vend du beurre rance et des champignons vénéneux. Vous le payez pour cela. Si vous êtes empoisonné, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous. Qui veut les moyens, veut la fin. Cet honorable commerçant ne peut cependant pas se tirer les morceaux de la bouche pour les mettre dans la vôtre !

Les journalistes sont plus empoisonneurs et plus aurophobes que l'épicier et que le pharmacien sus-mentionnés et tous leurs confrères. Y a-t-il quelque part une rixe minuscule ? Ils en font une querelle de quartier où il y a des morts et des blessés. Si la discussion a eu lieu entre un indigène et un étranger, ils en concluent qu'une guerre est imminente. Le bon peuple émoustillé dans sa curiosité afflue vers le lieu du désastre, assiège les hôtels et les cafés, au grand contentement des limonadiers et des restaurateurs qui voient se décupler dans leur caisse les sommes qu'ils ont données au reporter-microscopique qui a si bien grossi les faits.

Y a-t-il un assassinat ? On raconte les détails épouvantables du crime, on donne le portrait des victimes, la photographie du théâtre du forfait, en ayant toujours soin de faire apparaître dans un coin du dessin, comme dans le haut ou le bas d'une page, le nom des établissements voisins dont les propriétaires, pas bêtes ! se sont empressés de s'achalander ainsi et de payer pour faire faire le plus de bruit possible autour des cadavres, pourvu qu'on glissât leur enseigne par-dessus.

Et les sociétés financières qui se fondent ! Les maisons de commerce qui naissent ! Les projets qui se forment ! Les artistes qui débent ! Les premières des drames et des comédies ! Les volumes qui paraissent ! La presse dictatrice impose à tout ses Fourches

Caudines. Si on veut sauter par dessus, gare aux griffes de l'hydre à mille têtes !

Je raconterai d'abord des souvenirs personnels. Il y a quelques trois ou quatre ans, je rédigeais en chef un journal de province, et, contrairement à ses habitudes, mon directeur me commanda un jour un article sur l'exposition d'un négociant dont le nom n'est plus présent à ma mémoire. Je dois ajouter que ceci se passait pendant un concours régional, Je trouvais les produits de cet industriel supérieurs à tous ceux de ses rivaux, et je n'eus pas de peine à lui adresser trois colonnes d'éloges. J'arrive à la direction : Votre article est fort bien, fit le directeur après l'avoir lu, mais j'ai changé d'idée. Je voudrais laisser de côté l'exposition de ce monsieur, pour ne parler que de celle de M. X..., qui vient de nous apporter une annonce de 3,000 francs. Je fis des observations, mêmes assez vives. Ce fut comme si je chantais. Pour garder la rédaction en chef, il fallait faire l'article commandé. J'obéis. Ce ne fut pas encore ça. C'est que le premier négociant avait porté, pendant que j'écrivais mon deuxième article, son annonce de 3,000 francs, à lui.

Il fallait des éloges pour tous deux sans en blesser aucun. Ni chair ni poisson. Ni homme ni femme. L'un et l'autre. Je fis un article insignifiant et de nul intérêt qui me fut payé cinq cents francs, et valu 5,500 à mon directeur.

Une autre fois, il y avait eu un viol et l'on en accusait un des notables de la ville. J'avais été presque témoin du fait, et je savais parfaitement que l'accusé n'était pas le coupable. Celui-ci était un conseiller municipal, actionnaire de la petite feuille qui me payait 3,000 francs par an. Je voulus raconter la vérité. Je fus remercié le lendemain.

Passons aux autres maintenant, et prenons les Critiques, par exemple. J'en connais un

très influent qui fait un peu la loi du haut de son journal souverain, et qui a ses appartements tout bondés de bibelots de prix qui lui ont été offerts par ses protégés reconnaissants. Je vais vous dire l'histoire de deux d'entre eux. On pourrait intituler ça : *La Perle et le Brillant ou un Critique entre deux feux*. Une très jeune et très jolie débutante vint en tremblant demander au critique suprême de vouloir bien l'écouter à une certaine scène où elle croyait réussir.

Elle le pria en même temps de vouloir bien parler d'elle en ayant soin de laisser dans l'ombre la petite Z..., sa rivale. Et elle joignit à sa prière l'offre d'une magnifique épingle ornée d'une perle.

Cinq minutes après son départ, la petite Z... arrive. Même prière et même demande. Et elle accompagne le tout d'une bague ornée d'un brillant.

Ce fut le brillant de la petite Z... qui l'emporta..., mais le Grand Critique a trouvé aussi le moyen de garder la perle de sa rivale !

Le sublime du genre !

Pour finir, je raconterai une anecdote de la même provenance :

C'était à la répétition générale d'une comédie d'un de nos amis. Le critique influent attendait à la porte du théâtre, et il fut obligé de s'en revenir bredouille, l'auteur professant une haine féroce contre cet autocrate des premières. Comptant d'ailleurs sur le succès, il lui avait fait interdire l'entrée. Le surlendemain, après la première, qui avait été un triomphe, n'osant pas contredire tous ses confrères qui n'eurent qu'un cri d'éloge, il prétexta une indisposition et se fit remplacer par le rédacteur des *Soirées* qui fit chorus avec toute la critique.

L'absence de la signature du Critique souverain fut très remarquée, et ce fut la ven-

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

8

LA QUEUE DU DIABLE

JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporaines

— Il me semble que la poésie est atteinte du même mal, fit Jacques rasséréné par ce ton amer qui s'accordait avec ses propres réflexions.

— Peh ! peh ! grogna le baron avançant la bouche, dites qu'elle est en décomposition. On nous crotte, bon gré mal gré, témoin le morceau d'avant celui-ci. Jadis nous tenions les artistes et les poètes dans nos antichambres et ils paraissaient au moment voulu pour une pièce de vingt francs. Aujourd'hui ils nous paient quelquefois afin de nous permettre de les applaudir et ils font des petits partouts. C'est le saltimbanque épris de la grande dame ; à la première entrevue il lui baise les pieds, à la dernière il lui flanqua des coups de housse parce qu'il croit dresser encore un chien savant.

Jacques riait, les nerfs détendus.

— Pauvre république, fit-il, quand fera-t-elle absolument peau neuve ?

— Quand Sarah Bernhardt cessera de gouverner la France, Monsieur, répondit le baron. Puis il ajouta : « Vous êtes un jeune républicain et je suis un vieux royaliste : » vous voyez cependant que nous déplorons les mêmes erreurs.

Et le baron se releva pour applaudir quelqu'un qu'il n'avait pas entendu.

Jacques se rembrunit.

— Un homme dangereux ! se dit-il ; car il était de ces purs qui craignent beaucoup de se laisser endoctriner.

On dansa, Jacques dut faire place aux couples formés. Paul de Thollet vint le rejoindre.

— C'est un sous-secrétaire d'Etat, un baron, dit-il : très riche, très rancunier, très fat, un enjoleur de petites femmes, il courtise Flavia en lui disant des sottises énormes... Si tu nous en débarrassais !

— Pourquoi ?.. comment ?.. balbutia Jacques s'effondrant.

— Tu es assez joli garçon, quoique assez nigaud, riposta Paul, humant sa glace et fronçant le nez.

Jacques ouvrait des yeux fous.

— En quelle façon peut-il vous gêner ce sous-secrétaire d'Etat ?

— Tiens ! Flavia est une maîtresse charmante et je n'ai pas le temps de cultiver le Grand-frère, tandis que toi, avec ton râble, tes yeux d'enfant, tu peux balancer le vieux.. Lorsqu'elle n'y pensera plus et qu'elle s'occupera de toi, je me charge de lui prouver que tu n'y entends rien. En attendant, repasse ton rôle, mon petit, et va l'inviter.

Thollet le poussa, le coude dans les reins, vers Flavia qui semblait attendre aussi. Le malheureux bégaya une invitation, ne sachant plus ce qu'il allait devenir : il se voyait, après le fatidique *En attendant*, prononcé par son ami, dupe d'une intrigue répugnante souverainement. Il n'osait pas regarder sa danseuse, pris d'horreur pour cette veuve de vingt-quatre ans déjà prostituée, et il se demandait si le naturel farceur de Paul ne l'avait pas conduit à ce Bullier célèbre au lieu de le mener dans le vrai monde. Femmes, vieillards, amis, artistes, se confondaient donc dans une même abjection ? Ah ! il regrettrait bien à présent le ridicule des villes de province, ce bon ridicule frotté d'herbe fraîche, qui a, du moins, la pureté des champs à sa porte. Qu'était-il donc venu faire là, Seigneur !

M^{me} de Vernelle, d'abord insouciant, finit par remarquer qu'il valsait d'une façon déplorable, elle l'examina et tout à coup elle le trouva très beau.

— Monsieur Jacques, dit-elle vivement, vous avez connu mon frère ?

— Oui, Madame, reprit-il d'une voix sèche, c'était un noble caractère, celui-là. Il est mort ! Flavia, secouée d'un frisson, se fit reconduire tout de suite à sa place.

III

Le lendemain de sa présentation dans le monde, Jacques se réveilla brisé. Sa première sensation fut d'être seul, bien seul, en face d'une bourse plate, car, tout compté, il possédait à peine une centaine de francs, et il lui faudrait courir sans doute longtemps avant de trouver du travail. Quel travail ? Il n'avait pas envie de nouer des intrigues chez les veuves consolables, lui ; il ne voulait qu'une position modeste, soit dans quelque administration, soit dans le journalisme, mais un véritable ouvrage en dehors des artistes, des femmes, des poseurs. Il devait à son amour-propre de ne jamais plus recevoir un sou de sa famille. Du reste, sa famille ayant juré solennellement de ne plus s'occuper du déserteur, la décision qu'il prenait n'était que tout à fait secondaire.

LÉO D'ORFER.

La suite au prochain numéro.

(Reproduction interdite.)

geance de ce despote qui avait dû fléchir cette fois. Mais, pas plus que les autres, il n'avait voulu contrevenir à sa devise chère qui est celle de tout journalisme : Point d'argent, point d'éloges !

LÉO D'ORFER.

Le ciel sur terre

(SUITE ET FIN)

Estelle craignait son père par dessus tout. C'avait été un Don Juan fort à la mode ce dont la pauvre femme qui avait la faiblesse de l'adorer était morte de chagrin. Hautain et, égoïste il avait renoncé à l'amour pour s'occuper de politique.

Il aimait sa fille moins encore qu'il ne l'estimait pour son caractère impérieux quoique bon, son cœur fermé jusqu'alors. Il n'ignorait point que la noblesse est le monde où tout se passe et savait qu'en les colorant du nom d'amour, les jeunes gens d'à présent, plus étourdis et ardents que conscients du mal qu'ils font, ne craignent pas de suivre, d'entraîner, du moins d'escorter les filles de marquises ou de comtesses les plus sévères, jusqu'au précipice où tous deux roulent dans les fleurs roses, sans songer au réveil horrible.

M. de Blay lut dans les yeux sombres de sa fille une résolution implacable de défendre son premier amour. Il eut le frisson en se demandant où en était cette belle passion et réitéra sa question d'un ton bref.

— Décrivez moi cet homme.

— Il est jeune, beau, riche, noble, bon, libre.

— Etc., etc., etc... Voilà bien les amoureux ! et depuis quand l'aimez-vous ?

Pourpre de honte, la pauvre enfant n'osait s'enfuir et répondit en tremblant :

— Depuis deux mois.

— Et lui ?

— Aussi, je crois.

— Je crois ! que signifie...

— Il ne me l'a jamais dit, papa ! exclama Laure à la torture, je l'ai deviné !..

— Vous moquez-vous ! fit-il avec violence.

— Mais père, je vous jure, nous nous regardons et dansons ensemble depuis la rentrée, mais nous ne nous sommes jamais dit un mot.

— Eh bien ! fit le père avec un grand sang-froid, vous pouvez dire doublement adieu à votre amour. Les jeunes gens de notre époque ne sont point si timides, ce garçon se moque de vous et de vos béates admirations, c'est quelque séducteur à la mode qui est surveillé de près par une maîtresse jalouse et se contente de considérer que vous lui plaisez... Quelles sont les raisons qui l'empêcheraient de demander l'entrée de la maison. En tous points, un homme peut être fier

de vous épouser, je pense. En second lieu, et il n'y a pas à revenir là-dessus, je vous marie.

— Oh ! père, oh ! oh ! non ! je vous en conjure !..

— Viens ici, Laure, sur mes genoux, dit le vieillard, ton exaltation me fait beaucoup de mal. Mais tu verras que j'ai raison, pauvre enfant, parce que tu aimes cet homme tu en fais un Dieu, c'est peut-être un misérable ! son nom ?

— Ne me le demandez pas !

— Aussi bien cela m'est égal : Je ne pourrais aller lui dire : Monsieur ma fille se meurt d'amour pour vous, daignerez-vous bien la demander.

La fierté de la jeune fille se révolta, c'est ce que le père attendait.

— Celui que je te destine a des propriétés immenses dans la Touraine, son influence est énorme, il m'offre contre ta main de me faire nommer député de l'arrondissement, et tu sais que c'est mon rêve.

Voilà tout ! pour être député ! son père la mariait avec quelque gentilhomme campagnard. On recevait tout le pays à des repas gargantuesques. Elle serait dame patronnesse et fonderait sans doute quelque asile qu'elle dirigerait.

Elle partit d'un éclat de rire déchirant, une détente s'opéra, elle fondit en larmes, puis une crise de nerfs terrible s'empara d'elle et on dut la coucher.

Le père venait à son chevet lui dire qu'elle se relèverait guérie de ses enfantillages et que son fiancé faisant prendre à tous moments de ses nouvelles.

La première fois que Laure put se lever elle était devenue daphné, sa robe semblait faite pour contenir deux personnes de sa taille elle se soutenait à peine ; le père la voyant dans cet état n'osait lui enjoindre son ordre d'une façon définitive et exigea d'elle une soumission absolue. Aussi pour l'empêcher de se porter à quelque ruse de guerre, lui cachait-il jusqu'au nom et à l'adresse du fameux campagnard qui deviendrait son mari.

Mais Laure était adorée de sa femme de chambre, elle sut par elle qu'un groom apportait et remportait des lettres. La triste fiancée griffonna ces quelques lignes : « Monsieur, je ne vous aime pas et ne vous aimerai jamais, j'en aime un autre. Si vous m'oubliez malgré moi vous serez horriblement malheureux ; je ne vous épargnerai rien pour vous faire expier l'acte de violence que vous commettez si vous m'épousez de force. Du reste, j'aurai cru avoir le courage de vous couvrir de ridicule en disant : Non à la mairie. Acceptez donc mon refus en galant homme. Laure de Blay. »

Elle joignit un louis à ce billet et chargea sa camériste de remettre le tout furtivement au groom.

Cet acte de franchise énergique la soulagea ; elle était sûre que pas un homme n'oserait enfreindre de telles prescriptions ; elle se sentait

plus légère et dévorée de jalousie se promit de savoir si une femme cachée dominait en réalité la vie de Rodolphe.

Un grand bal se préparait à l'Hôtel de Ville. Rodolphe sachant rencontrer la jeune fille ne manquait guère ces occasions là ; elle pensait que 15 jours suffiraient à la guérir. Peut-être qu'en lui contant négligemment l'histoire de sa courte maladie, le cœur du jeune homme l'emporterait et le ferait parler enfin.

La plus désagréable des surprises attendait Laure à son arrivée, à peine au bras de son père mettait-elle le pied dans le bal qu'une foule d'amis et de connaissances accouraient lui parler de son mariage ; comment le bruit s'en était-il répandu ? Elle serrait convulsivement le bras de M. de Clair qu'elle sentait coupable, il n'avait pourtant osé encore faire circuler le nom du prétendant craignant quelques coups de tête de sa fille. Aussi les questions avides se pressaient-elles d'autant plus sur toutes les lèvres que l'on soupçonnait, voyant la pâleur de Laure, quelque rupture avec le beau de Chersy.

De Chersy entra et se perdit dans la foule, mais Laure le vit bien et fallit s'évanouir. Il avait lui-même un air désespéré ; hélas ! la nouvelle de ce mariage ne le frappait-il pas au cœur !

Il l'aimait ! il l'aimait puisqu'il en était désolé !... Oh ! elle lui dirait ! qu'elle n'en voulait à aucun prix de cet insulaire tourangeau, elle n'aimait que lui, Rodolphe.

Les couples se formèrent, elle circulait à peine dans la foule.... Elle manœuvra pour se trouver près de Rodolphe et quand un indifférent lui demanda la première danse :

— Je regrette, monsieur, lui répondit-elle haut avec aplomb, je l'ai promise à M. de Chersy.

Le gentilhomme fit taire l'heureux blessé et M. de Chersy s'inclina devant Laure qui le suivit.

Mais le père ne quittait pas sa fille des yeux et se doutant sans doute que là était l'ennemi, en tapinois, il s'avança derrière le jeune couple qui ne dansait pas.

— Vous voici remise, mademoiselle, dit le cavalier d'un ton contrain.

— Oui, mais vous même paraissez souffrant.

— On le serait à moins.

— Comment, murmura-t-elle.

— Je suppose que vous en savez la raison...

— Non ! non ! cria-t-elle, je ne me marie pas, j'ai failli en mourir.

— Rassurez-vous, on épouse pas les filles de force et puisque le mariage vous fait si peur !.. Et n'en pouvant plus, il quitta subitement ce ton glacial.

— Ah ! Laure ! Laure ! je vous adorais ! ! !

Délicieusement émue, elle oublia tout et le mariage projeté, et son père, elle ne vit que lui, Rodolphe désespéré, aimant.

Le père qu'on ne voyait pas s'approchait tout à l'œil en feu.

— Oh ! murmura-t-elle, moi aussi je vous aime !

— Vous ! s'écria-t-il durement ! Vous ! après la lettre que vous m'avez écrite !..

— Monsieur, il y a quelque erreur ! je ne vous ai jamais écrit.

— Ah ! c'est trop fort ! Elle ne me quitte pas, allez ! On voit bien que vous l'avez tracée avec rage !..

Laure sentit qu'elle fléchissait, elle s'accrocha au bras de son cavalier..

— Rodolphe ! Rodolphe !..

Le père parut et soutenait sa fille.

— Je vous prie de me dire, mademoiselle, qu'elle comédie vous jouez à mon insu.

Et lasse à la fin, e le dit bravement :

— Mon père, celui que j'aime ; c'est lui, Rodolphe de Chersy.

— De Chersy ! mais c'est lui qui m'a demandé ta main !

— Et je ne le savais pas et je lui ai écrit des injures ! Rodolphe, je ne savais pas !.. Et des larmes d'une douleur ineffable coulaient sur le blanc visage de Laure ; et le fiancé éprouvé emportait l'adorée dans une valse délirante.

M. de Blay père, est député. Rodolphe et Laure ont à peine goûté à leur lune de miel, ils vivent au-dessus des nuages : Le ciel sur terre, en face de tous, libres honorés.

ARMY DELYON.

La Douane et les Contrebandiers

— SUITE —

Le service du chien dans le camp contrebandier prend diverses formes aussi ingénieuses les unes que les autres : tantôt on l'affame, on lui attache une charge proportionnée à sa taille et à sa force, pour regagner à travers champs un gîte où il sait que l'attendent des caresses et une ample curée ; alors gare les boulettes semées sur son passage et les balles de gros calibre.

Telle est la grande contrebande dramatique et périlleuse qui s'exerce et qui s'exerce encore sur nos frontières, mais la fraude prend mille autres déguisements. Je veux parler des ruées subtiles risquées par les cochers et charretiers avec les harnais doublés de dentelles, les panneaux à secret et les coussins bourrés d'horlogerie. Nous avons encore les betteraves creuses, les barils à double fond, de grands blocs de houille soudés, etc. ; on me parlait aussi d'un certain convoi funèbre, dont le cercueil contenait des carottes de tabac, les fraudeurs jouèrent la comédie avec tant de ruse, et feignirent leur douleur avec un accent de vérité tel, que le poste des douaniers, tout en s'attendrissant devant ce spectacle de deuil, présenta les armes au catafalque improvisé.

Néanmoins ces chevaliers de frontière sont bien souvent dérangés ou démasqués. Au moment où ils s'endorment dans une quiétude parfaite, devant, derrière, à droite, à gauche, apparaissent des uniformes verts, des coups de feu retentis-

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

— Je lui volerai ses amoureux, et Hippolyte qui me moque, mais finit par tout faire ce que je veux m'aidera si je lui donne de l'argent pour se faire beau.

Mais de l'argent ?

Hermance resta perplexe... Hélas ! le tiroir de la banque du coiffeur ne serait jamais le coffre de la Banque de France. Les deux ou trois sous de l'épargne à chaque restauration individuelle, s'en allaient, qui en sucre d'orge pour Nanance, quand ce n'était pas en robe aussitôt salie que portée.

Par là-dessus, arrivaient les précoces besoins, à son tour, du frère Hippolyte. Il grignotait bien à Saint-Georges, la modeste pension d'une grand-mère infirme, veuve d'un petit employé des douanes, quelque chose comme 150 fr., pas-

sant en cigares et en pantalons à carreaux, en gants du *Dépendez-moi ça !* tout ceci l'idéal à son tour pour Hippolyte, singe des élégants de Bellecour, comme les colifichets de la Lucie devenaient l'unique but de sa sœur Fadasse.

— De l'argent ? se questionnait Fadasse à nouveau... Bah ! se dit-elle songeuse... La Lucie en a bien, elle, et qui sait ?..

On le voit, les histoires et les données que l'aveugle Célestin Chauffet laissait entendre et prendre de visu à sa fille, commençaient à porter des fruits, qu'il nous sera donné de savourer dans le courant de cette histoire.

Quant à la « Jolie » de M^{me} Chauffet, tout heureuse d'avoir senti à l'abri d'un voisinage désagréable, et tout heureuse aussi de rapporter à sa bonne mère une toilette aussi étirée, aussi correcte à la rentrée qu'à la sortie, ce qui flatta toujours infiniment la bonne dame. Amélie oubliait ce qui s'était passé pour ne s'occuper que d'études où elle réussissait invariablement.

Les années s'écoulaient, la petite Mélinette, une belle jeune fille devenue, dédommageait largement sa protectrice qui, avant vu partir pour l'autre monde l'excellent Nicolas Chauffet... qu'elle pleura la première ; oui, ma foi, c'était un si brave homme, pas tracassier et plus docile que trente mitrons... Il est vrai que le censé maître du riche logis n'aurait jamais pu prendre

idée de protester contre l'autoritaire épouse... mais au moins, même de l'avis des « mauvaises langues » en rue Mercière, le Colas fut-il bien soigné et même veillé en personne par la digne femme, qui ne s'en rapportait qu'à son flair propre pour goûter aux infusions et brasser elle-même, de ses dix doigts agiles, les compresses émollientes devant rester inutiles, hélas ! sur un corps calciné par les feux du four, où le petit vieillard s'exposait malgré sa femme, pour ne pas être obligé de discuter soit la marchandise, soit son prix avec les détenteurs de blé de la Guillotière ou du quai Saint-Vincent.

Alors Nicolas Chauffet disparu dans un cercueil couvert de fleurs et recommandé à Dieu avec un service « grand solennel », sans compter toutes les couronnes de Théodosie, une Lyonnaise pur sang, et comme cela respectant et visitant ses morts à la Toussaint, Théodosie veuve inconsolable d'abord, et continuant le commerce ensuite, reporta toute sa tendresse quasi maternelle qu'elle avait eu pour son petit homme, au bénéfice de son enfant d'adoption.

Un jeudi, l'excellente dame était montée aux Chartreux, afin d'embrasser comme de coutume la si chère enfant, en pension complète depuis quatre années. La dame vit entrer au parloir son Amélie qui, tout furtivement, essayait deux grosses larmes.

La dame bondit sur son trésor, et plus haut que les convenances :

— Que t'a-t-on fait ? parle Mélinette ! commença la grosse maman redoublant de volubilité native, car subitement elle se rappela les toilettes macérées de jadis.

— Rien, ma mère, balbutia la pensionnaire ; seulement je voudrais beaucoup... parler sérieusement, et surtout que vous me promettiez de dire oui...

— Oui, oui, oui, dépêche vite que tu m'ôtes le souffle, aspira l'inquiète boulangère.

— Eh bien, ma bonne petite maman, c'est que je voudrais...

— Un piano ? Nous irons en acheter un comme tu le voudras, pendant tes vacances... Est-ce ça, par hasard, qui te faisait pleurer ? mais tu ne serais pas si nigaude, ma petite ; si je n'avais pas pu t'en acheter un, et Théodosie pesa sur *acheter*, est-ce que je t'aurais fait apprendre c'te musique-là que tu as voulu... si...

— Merci, ma bonne mère, dit Amélie en serrant les grosses mains qui n'avaient pas quitté les siennes... ce n'est point de cela dont il s'agit.

— De quoi, alors ? Est-ce que tu voudrais, par hasard, te fourrer religieuse ?

ERUAL.

(A suivre).

sent et toute une brigade de douaniers fond : Sus aux larrons!

Oh! alors... sauve qui peut!!! Les uns se jettent dans les bois, les autres traversent les champs couverts de hautes récoltes; tant pis pour le fermier. Son blé, ses fèves, son avoine renversés, foulés, écrasés; le douanier y trace son sillon à côté de celui du fraudeur, et ce que dix orages n'auraient pu faire en une saison, une saïe de doune le fait en moins d'un quart d'heure... Après cette razia, la contrebande est vaincue, la Loi triomphe et le fermier est ruiné... Et voilà pourquoi les cultivateurs des frontières disent qu'avoir un poste de douane dans son voisinage, c'est la grêle!

Au demeurant le détail le plus piquant dans ces guerres éternelles du douanier au fraudeur, c'est que pendant les armistices, on voit ces ennemis acharnés se traiter de la façon la plus amicale; on se prodigue des poignées de mains, on s'attable dans les mêmes cabarets, on choque le verre, on caresse le chien qui vous a mordu quelques heures auparavant, et on tutoie le maître qui vous prendra peut-être le soir même au collet. Au fait s'il n'y avait pas de fraudeurs, il n'y aurait pas de douaniers, et comme il faut que tout le monde vive, le contrebandier vaincu s'écrie souvent sur la sellette de la correctionnelle, comme jadis François I^{er} à Pavie : Tout est perdu, fors l'honneur.

H. SANTELLI.

L'abondance des matières nous fait remettre à la semaine prochaine la critique littéraire (causerie de quinzaine) de M. Léo d'Orfer.

Le Lys noir

Parmi les tombeaux froids et blêmes,
L'œil allangui d'adieux suprêmes
S'exhale et tourbillonne en l'air,
Douloureuse et vaine fumée,
Du sépulcre humide exhumée,
Le spectre imploré qui m'est cher.

Sous le bleuâtre clair de lune,
Laisant filtrer dans la nuit brune
Ses larges pleurs en rayon clair,
La morte, funèbre endormie,
M'a dit de sa lèvre blâmée,
Où perlaient aux deux coins un ver :

« Une légende ardente et sombre
« Veut que des sépulcres, pleins d'ombre,
« Où gisent les mornes amours,
« Des fleurs sanglantes et vermeilles
« Jaillissent à minuit, pareilles
« Au rouge espoir des anciens jours !

« Que viens tu chercher sur ma tombe ?
« La larme de regret, qui tombe
« Lentement de ton œil tari,
« M'éveille et m'obsède, et je songe
« Qu'à la place où le ver me ronge,
« Un amour coupable a fleuri.

« Tes baisers savants m'ont damnée,
« Et de chauds desirs profanée
« Ta chair a consumé ma chair.
« O poète ! fis d'Aphrodite,
« Prêtre d'Eros, tu m'as maudite,
« Et je suis dame de l'Enfer.

« Sous ton baiser, d'abime aride,
« Mon cœur est mort, la place est vide,
« Et la fleur n'y croîtra jamais.
« Dans la gehenne ensevelie,
« J'expie à jamais ma folie
« Et tes volontés que j'ai maies.

« Mes hanches ! le soufre les baigne,
« Clarté maudite ! mon front s'aigne
« Sous tes étreintes entr'ouvertes
« Et dans l'éternel crépuscule
« Chacun de tes baisers me brûle,
« Devenu pour ma peine un ver.

« Adieu ! »

Disparaissant opale,
La morte a dit.
Dans le ciel pâle,
L'aube se levait lentement.
Et depuis sur la tombe ouverte,
J'attends, la face au ciel offerte,
L'heure exquise du châtement.

JEAN LORRAIN.

Le Salon de 1885

TROISIÈME ARTICLE

James Whistler. — J.-L. Forain — Gabriel Boutet. — Jules Breton. — Mme Demont-Breton. — C. Brun. — L. Robert et Pierre Carrier-Belleuse. — Belleuse. — Baland. — Karl : artier. — Alfred Casile. — Frantz Charlet. — Chataud. — Mlle Pauline Chaville. — Chigot. — de Clermont. — G. de Cool. — Coffinières de Nordeck. — Coëssin de la Fosse. — Charles Clair. — Carole de Challié. — René Billotte. — Léon Comerre. — Carolus-Duran. — Jacques Blanquière. — Delaaye. — Worms. — Charles Ogé. — Alfred Pagès. — Priou.

J'arrive à un des peintres les plus étonnants que je connaisse, James Whistler. Ainsi que jadis Raffelli et Manet, celui-ci a des enthousiastes et peu nombreux, dont je suis.

Sa lady est d'une sveltesse souple et d'une élégance gracieuse qui frappent. Elle se détache de trois quarts en teintes sombres sur un fond brumeux, qui est éternellement celui de la noire Londres. A peine entrevue, c'est comme un rêve bapalairien. La mante de fourrure rechauffe ses épaules, elle s'est gantée de suède et chaussée de daim d'une façon exquise. Sa robe gris-vertâtre moule les hanches et c'est une fausse maigre. Regardez l'œil noir qui perce, le nez légèrement busqué, le visage ovale et pur, et les courbes charmantes de tout ce corps. Le ton est sobre, la couleur vacillante, le relief extraordinairement marqué. C'est un bien adorable nuanceur que cet Américain, et c'est là peut-être le secret de la peinture, comme de tous les arts, ce me semble.

Ce sentiment de la nuance, Whistler l'a apporté aussi dans le portrait du critique d'art Théodore Duret. Ce dernier est en habit noir, avec, sur son bras, le domino de soie rose, peut-être d'une marquise, peut-être d'une étoile de concert.

Ici encore on retrouve tout Whistler qui fait de chaque portrait une véritable étude psychologique très fouillée et qui sait y résumer presque toute une vie.

M. Jean-Louis Forain est encore un des peintres pour qui je professe une vive admiration. C'est un extraordinaire gamin de Paris, avec une pointe de malice champenoise et un bon brin de talent à son pinceau. Ah ! ce superbe talent, fort et rieur, et blagueur et fumiste. ! Un peintre enragé de Paris et des choses de Paris. Qui ne connaît ses dos verts à ca-que-tes simulant la tour St Jacques, ses boudinés, ses rouleuses, ses hurleuses de beuglant, ses petits messieurs soutenus par ces dames ? Ah ! l'égayeur et l'immobilisateur de tous les types qui me repassent devant le yeux à l'heure présente, comme en une évocation magique !

Cette année il a envoyé un *Veuf* bien curieux, un petit bonhomme qui n'a pas l'air d'être grandement desoté de la perte de sa chère moitié et, songeant à revendre les chiffons de la mignonnerie d'hier, suppute les femmes qu'il pourra se payer avec le montant des notes de la couturière. Et puis le changement est si agréable. C'est ce que dit l'étude de Forain ou il y a une joie étrange mêlée de tristesse et rendue si divinement avec un talent très original et d'une merveilleuse suggestion.

J'aime beaucoup *La Fête de Montroville*, de M. Gabriel Boutet. La fille qui tambourine n'est pas jolie, et tout y est d'une laideur bien réelle; mais c'est un coin de la vie rendue avec vérité, et ce qui ne gâte rien, du talent.

J'adore également les peintures de M. Jules Breton, qui est aussi un poète. Il rend la nature avec un charme exquis. Rien n'est plus à dire sur son talent. Les deux tableaux de cette année n'ont fait qu'ajouter à mon estime et à mon admiration.

Mme Demont-Breton est la digne élève de son père, et ses *Loups de mer* m'ont plu fort.

M. Charles Brun nous a apporté deux souvenirs de Constantine, *l'Improvvisateur* et *Compassion*, d'une réelle valeur et d'une réalité curieuse.

J'ai noté aussi comme m'ayant fort intéressé : la *Restitution à la Vierge*, de M. Buland, et un *Panneau décoratif* d'un très joli gris.

M. L.-Robert Carrier-Belleuse est représenté par une scène parisienne : *Les porteurs de farine*, d'une vénétrée grande, rendue avec le talent qu'on sait, et par le portrait de M. Paul S. Rauss. J'affectionne beaucoup aussi *le Matin et le Soir*, de M. Pierre Carrier-Belleuse.

J'en dirai autant de M. Karl Cartier, qui expose un *Portrait de Mme de L... de S...* et le *Soir à Vimereux, près de Brul-gne-sur-Mer*.

M. Karl Cartier me paraît être un fort habile coloriste et un artiste d'avenir. Il y a dans son portrait une grande netteté, une sûreté de lignes remarquable, et son tableau est empreint d'un grand sentiment de la nature rendu avec un talent délicat et qui charme.

Je ne passerai point sous silence *l'Estacade* de M. Alfred Casile, fort intéressante; les *Fileuses*, de M. Frantz Charlet, fort curieuses; le *Caravansérail*, de M. Chataud, une toile d'une réelle valeur; la *Mariée de Nurembourg*, de Mlle Pauline Chaville, fort gracieuse; les *Tirailleurs*, de M. Chigot, un Valeniennois de talent; la *Partie d'âne*, de M. de Clermont, fort jolie; la *Jeune fille*, de M. Gabriel de Cool, charmante; la *Forêt de Machecoul*, de M. Coffinières de Nordeck, très mystérieuse et dont le silence effraie presque; les *Adieux* de M. Coëssin de la Fosse, forts remarquables; *l'Œil de la loi*, très curieux, de M. Charles Clair, et le *Portrait* de Mlle de Challié, d'une valeur point douteuse.

M. René Billotte est un élève de Fromentin qui tient bien du maître. Les *Tours du port, à la Rochelle* et son *Effet de lune aux marais salants* sont de deux toiles certes point ordinaires. C'est de la peinture lunaire fort étrange, mais le talent est indiscutable, et, pour ma part, je me suis arrêté avec un vrai plaisir devant les deux tableaux de M. Billotte plusieurs fois.

Les portraits sont nombreux, comme tous les jours.

M. Léon Comerre me paraît être le premier du genre avec M. Carolus-Duran. Les symphonies unicolores lui ont livré tous leurs secrets. Antan, c'était le *Pierrot* aujourd'hui popvrai e. Sa demoiselle en bleu et sa dame en vert le seront demain.

Tel ne sera point le sort de Mme Pelouse, malgré tout l'art de M. Carolus Duran. Mais la gracieuse *miss* qui lui fait pendant a l'air de promettre le contraire.

M. Jacques Blanquière a rendu avec une grande netteté et une expression très grande l'impeccable, oète Leconte de Lisle.

M. Henry Maret a eu le même sort avec M. Delaaye, et M. Paul Eudel avec M. Worms.

J'ai noté deux remarquables portraits : un de M. Charles Ogé et l'autre de M. Alfred Pagès, deux artistes de talent, ainsi que celui du général H. de G..., de M. Priou, qui a exposé en même temps une décoration de salon, les *Plaisirs*, très remarquable et d'un charme exquis et pénitent.

(A suivre.)

LÉO D'ORFER.

AVIS

L'expédition des prix aux lauréats du *Zig-Zag* est retardée par suite du changement de domicile du journal.

Nous espérons faire les envois avant le 15 juillet.

Nous sommes allés passer quelques minutes à la vogue des Broteaux, dans le salon de l'Artiste Tronc, né sans bras ni jambes, et dont toute la presse a vanté le travail prodigieux.

Comme nos confrères, nous devons dire que nous avons été véritablement surpris de voir un homme, n'ayant ni bras ni jambes, manger, boire, marcher et enfiler une aiguille aussi facilement que ceux qui possèdent ces quatre membres.

Différents petits exercices qu'exécute l'Artiste Tronc tiennent du prodige, le succès immense qu'il obtient partout ne nous surprend donc nullement.

La solution de l'avant dernière charade étant TYRAN et TIRANT, ont deviné : E. Vicq, J. Brachet, Epi et Petiton.

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 heures, grand concert par l'Orchestre de la Ville, sous la direction de M. A. LUIGINI.

Prix d'entrée : 50 centimes
Mardis et Vendredis : GRANDS FESTIVALS

Prime du Zig-Zag

Tous ceux de nos abonnés qui voudront posséder les *Horizontales*, le volume de M. Henri Beuclair, n'auront qu'à envoyer, pour le recevoir franco, soixante centimes au lieu de 1 fr. 75, au directeur du *Zig-Zag*. Joindre une bande d'abonnement.

Jeunes Auteurs

Auteur connu et expérimenté, puissantes relations éditeurs, théâtre et journalisme, lit, juge manuscrits; collabore au besoin et soumet aux éditeurs œuvres de mérite avec son rapport. Ecrire B. Z., poste restante, rue Milton, Paris.

KOULAO ROI DES POTAGES

SE VEND PARTOUT
SANTIARD & Co — LYON

ALCOOL DE MENTHE DE RICOLES

45 ANS DE SUCCÈS
33 RECOMPENSES — 12 MÉDAILLES D'OR
Bien supérieur à tous les produits similaires
ET LE SEUL VÉRITABLE
Infaillible contre les indigestions,
Maux d'estomac, de cœur, de nerfs, de tête, etc.,
et dissipant le moindre malaise.
PRESERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES
Eau de Toilette et Dentifrice très appréciés.
Fabrique à LYON, 9, cours d'Herbouville. — Dépôt à PARIS, 41, rue Richer.
EXIGER LE NOM DE RICOLES
Dépôt dans les principales Pharmacies, Parfumeries et Epicerie fines.

Eugène PIROU, Photographe

PARIS — Boulevard Saint-Germain, 5 — PARIS
LA PLUS BELLE INSTALLATION DE PARIS
Photographe de l'Institut, de la Magistrature et de l'Etat-Major général.
Médaille d'or, Nice 1884

LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse
LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Foutre
CHAPEAUX DE PAILLE
Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle
FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2
ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE
EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection
et la solidité de ses produits

A la Renommée

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche,
de Luxe et Cérémonies

MOLLETTES imitant la BOTTE de CHEVAL
CHAUSSURES POUR LAWN TENNIS

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 28

